

JEAN-HENRI ROY

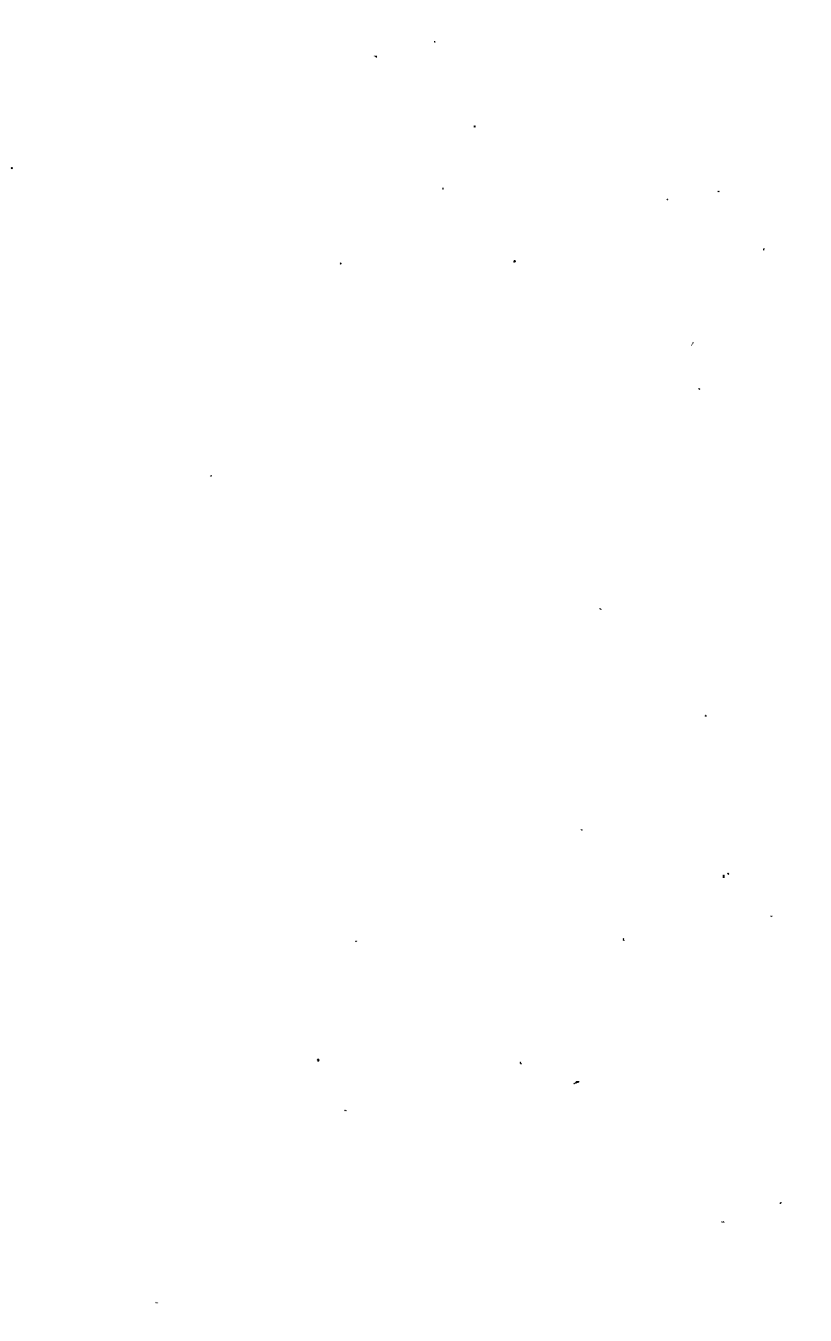
**L'Avenir  
est  
derrière nous**

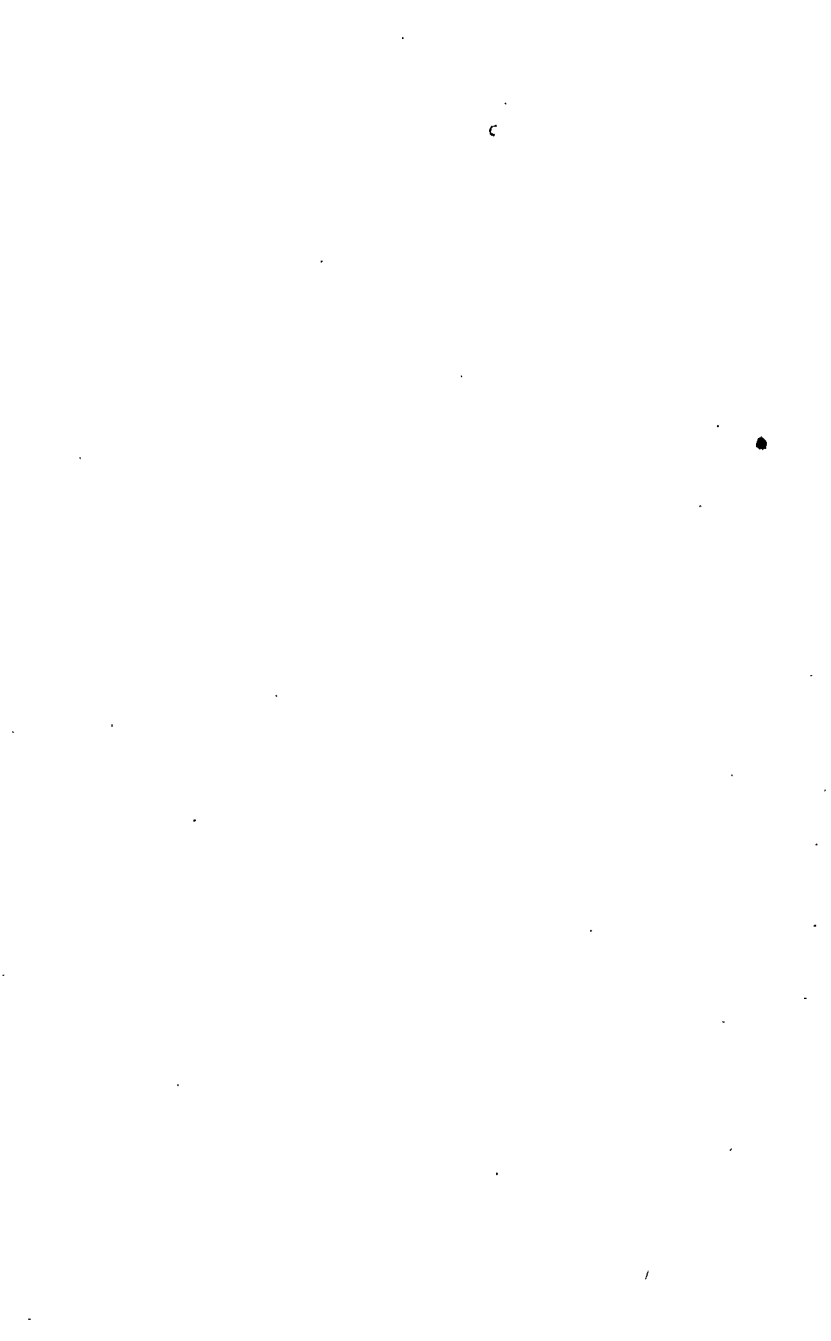
roman

*nrf*

GALLIMARD







L'AVENIR  
EST DERRIÈRE NOUS

DU MÊME AUTEUR

*nrf*

L'IMAGINATION SELON DESCARTES

JEAN-HENRI ROY

L'Avenir  
est  
derrière nous

roman

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de cet ouvrage quarante-trois exemplaires sur vélin pur fil des Papeteries Navarre, dont quarante numérotés de I à XL, et trois, hors commerce, marqués de A à C.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1950.*



*A DENISE*



## PROLOGUE

Lorsque je suis entré, personne n'a tourné la tête. Le bruit m'étourdissait, mes oreilles bourdonnaient comme lorsqu'on plonge trop profond. J'ai demandé à un de ceux qui étaient derrière les tables : « Le chef de Service du 21 s'il vous plait ? » Il m'a regardé d'un air vaguement respectueux et il m'a dit : « Là-haut. »

C'était une petite baraque, à trois mètres du sol, avec une fenêtre. J'ai frappé à la porte. Personne ne m'a répondu. Pourtant ils étaient trois dans le bureau. Je me suis adressé à celui qui me paraissait le plus imposant, ce n'était pas lui le chef, mais un petit bonhomme sale et ridé, qui souriait sans arrêt, d'un air méchant. « Alors; c'est toi Bazile ? » J'ai répondu : « C'est moi. » Il m'a mené près de la fenêtre et m'a montré une table : « Tu travailleras là, près de celui qui a une jambe en moins. » J'ai demandé quand je commençais, il a précisé « tout de suite » en souriant. Alors je me suis aperçu que j'avais mon costume bleu et ma cravate à raies, celle que je mets pour être habillé. Dans la pièce on entendait le bruit d'une machine à écrire. Les trois

hommes m'ont regardé, le plus grand m'a dit : « Montre tes mains. » Le petit a ajouté : « Il est envoyé par le service obligatoire du travail. » Lorsqu'ils ont cessé de s'occuper de moi pour se pencher sur un bout de fer compliqué, je suis sorti.

A l'extérieur, le bruit m'a semblé plus fort. Du haut des marches, j'ai cherché la table qu'on m'avait désigné. Derrière elle, un homme en blouse grise transportait des espèces de cylindres en boitant. J'ai descendu les marches et je me suis arrêté en face de lui. A ce moment, il enfonçait une sorte de tampon dans différents trous. Il a mis longtemps à lever la tête. Les autres, ceux de la rangée, commençaient à me dévisager. Enfin il m'a demandé : « Vous désirez ? » J'ai répondu : « Le chef d'atelier m'a chargé de vous aider. » Il n'a pas trop ri. Il a simplement constaté : « Tu ne peux pas travailler comme ça, tu n'as pas de blouse ? » J'ai fait signe que non. Il a ouvert un placard en fer, il en a sorti une espèce de chiffon qu'il m'a tendu. « Je l'avais mise au sale, mais ce sera toujours mieux que rien, en attendant. » J'ai retiré ma veste, j'ai enfilé la blouse, au milieu il y avait un trou gros comme le poing. « Ça ira quand même pour aujourd'hui, pas vrai ? » Il a souri, mais c'était un bon sourire, pas moqueur du tout. Il m'a dit de lui passer les pièces au fur et à mesure. Elles étaient lourdes, elles ressemblaient à de grandes gamelles, avec des trous bagués de cuivre et une huile noire nageait au fond.

A midi, tout le monde s'est arrêté. Nous nous sommes lavés les mains dans un seau avec de la potasse. Robert m'a prêté sa serviette. On l'appelait Robert, je n'ai jamais su son nom de famille. Nous restions bien sages derrière les tables, les

mains pendantes, avec la brûlure de la potasse sur les écorchures (il y a toujours un peu de limaille pour vous blesser les mains au fond des pièces). Le petit homme est passé dans le couloir en ricanant : « Alors, ça travaille ? » J'ai voulu toucher quelque chose sur la table, pour avoir l'air. Robert m'a dit : « Montre pas tes mains imbécile. » Il a répondu d'une voix calme : « Ça travaille patron, mais il va être l'heure de bouffer. » L'autre a tiré sa montre : « Encore cinq minutes. » Après quoi il m'a demandé si tout marchait bien. J'étais embrouillé dans ma réponse, lorsque j'ai vu les autres se mettre à courir. Robert m'a attrapé par le bras : « Tu ne vois pas que la lampe est rouge ? On n'aura plus de place. » Avec sa jambe, il avançait difficilement et les autres le bousculaient. « Fous le camp, n'attends pas ! » J'en étais bien incapable, je ne savais même pas où nous allions. « Tu as des tickets au moins ? »

« Des tickets de pain ? »

— Mais non, cloche, des tickets de repas. »

Naturellement, je n'en avais pas. Juste devant l'ascenseur, il me promettait de m'en passer. Maintenant nous étions dans une foule compacte. Robert a présenté une carte de priorité, on s'est tassé pour lui faire de la place. Pour moi, c'était impossible. Il a juste eu le temps de me crier : « Je te retrouve là-haut. » Je me suis mis à tourner en courant dans la cage de l'escalier. La plupart des ouvriers faisaient comme moi. Nous monitions dans une odeur de latrine que je me suis expliquée en découvrant des waters sans porte à chaque étage. On y voyait des types en fonction, alignés comme au régiment. Certains nous regardaient en riant. C'est seulement à ce moment-là que je me suis aperçu qu'il y avait aussi des

femmes dans cet escalier, qui couraient comme nous pour avoir une place où manger.

Nous sommes entrés dans un hall immense, qu'on avait construit sur les toits avec de la tôle. Le soleil tapait dur, il y faisait chaud malgré les quelques ventilateurs qui étaient sensés apporter l'air du dehors. A perte de vue, les ouvriers mangeaient. Il y en avait peut-être mille, peut-être plus. Chercher Robert dans cette foule aurait été de la folie. En passant près d'un banc, j'ai vu une place vide. Je me suis assis. Des serveuses passaient avec des doubles plateaux pleins à craquer de gamelles en aluminium d'où débordait une purée de légumes. L'une d'elles a déchargé le sien à la volée sur notre table. Elle a encore trouvé une main pour ramasser les tickets. Lorsque je lui ai dit que je n'en avais pas, mon voisin en a tendu un pour moi. C'était un grand, avec des lunettes de fer, je ne l'avais jamais vu auparavant. J'ai sorti mon portefeuille, en bafouillant des remerciements. Il m'a regardé d'un air sévère et m'a déclaré simplement : « Rengaine ça, on est de revue. »

Pendant que nous avalions nos rutabagas, il a ajouté : « Je demanderai à la grosse Emma de t'inscrire à notre table. Ça tombe bien, Petiteau ne revient plus. »

Après les rutabagas, il y avait des lentilles, avec un vague morceau de gras au milieu. A chaque plat on changeait les gamelles, mais je ne crois pas qu'on avait le temps de les laver sérieusement. Avec ces légumes bouillants, la bière semblait merveilleusement fraîche. Le type à lunettes s'est penché vers moi pour me chuchoter : « Gaffe la caisse, va y avoir du rab. » J'ai allongé la main, j'ai ramené la caisse, avec douze canettes dedans. Nous avons commencé la distribution, les bou-

teilles étaient douces à tâter comme de la glace. Juste avant de déboucher la sienne, quelqu'un a regardé à sa gauche et a crié : « Bon Dieu les gars, rendez les bouteilles, la table 12 n'en a pas ! » Ils ont tous rendu les bouteilles sans rien dire.

Mon voisin s'est levé, après m'avoir fait cadeau par avance de sa part de confiture. Il m'a demandé : « Comment t'appelles-tu ? Moi, c'est Lageot. » Il a dit aux autres : « Je vais me sécher au soleil, on grelotte ici. » J'ai répondu : « Moi, c'est Bazin. »

Il est parti, après m'avoir recommandé de ne pas oublier le numéro de la table et m'avoir demandé une feuille. J'ai failli lui répondre : « Une feuille de quoi. » Quelqu'un lui a tendu du papier à cigarette.

Dehors, le soleil donnait, mais il y avait un peu de vent. Le ciel était d'un bleu presque gris. Depuis quelque temps, il y avait des raids en plein jour. Au milieu d'un terrain vague, se dressaient des canons de 88 entourés de sacs de sable. Je les ai regardés sans pouvoir m'empêcher de les trouver sympathiques.

Sur le trottoir, des centaines d'ouvriers étaient allongés. Quelquefois avec un journal ou un sac sous la tête, quelquefois sans rien, à même le sol. Je me rappelais la terreur vague avec laquelle je les contournais autrefois, ces prolétaires de midi vautrés sur le bitume, qui regardaient passer d'un œil dur le gosse trop bien habillé que j'étais. Je me suis étendu moi aussi, dans la poussière, sans me soucier de savoir si ma blouse trouée protégerait suffisamment mon costume bleu.

A la reprise du travail, j'ai retrouvé Robert qui me regardait sans bienveillance : « Je t'avais retenu une place, à ma table, pourquoi n'es-tu pas venu ? » Je lui ai expliqué que je m'étais

perdu. Je lui ai raconté l'histoire du type à lunettes, il a froncé les sourcils : « Lageot tu dis ? c'est un type de l'atelier 117, plutôt le genre sournois. Demain, tu déjeuneras à ma table, tu verras, on est entre nous. »

Comme le contremaître s'approchait, nous avons commencé à travailler.

A la sortie, j'avais mal aux reins et ma tête était absolument vide. Il n'y avait qu'un tabouret derrière notre table, Robert y était toujours assis, à cause de sa jambe.

Lorsque j'ai sonné, j'ai entendu Augustine qui courait pour m'ouvrir plus vite.

« Alors, mon pauvre Monsieur, ça n'a pas été trop dur ? Jésus-Marie ! Votre costume est tout sale, vous allez vous changer.

— Non, Augustine, je reste comme ça.

— Mais vous n'y pensez pas ! Justement il y a madame Simonnet à dîner... » Je suis entré dans le salon, sans lui répondre.

Madame Simonnet a ajusté son face à main et son sourire, pour m'accueillir, mais elle m'a toisé d'un air sec en voyant mon aspect inattendu et s'est tournée vers grand-mère pour l'interroger du regard : « Fernand est ouvrier, ma chère, depuis ce matin, de par la volonté de messieurs les allemands. » Puis grand-mère s'est adressée à moi : « Tu aurais quand même pu te laver les mains. » J'ai étalé mes mains qui étaient presque noires et j'ai répondu : « Il n'y a rien à faire, cela ne peut pas partir. » En réalité, j'avais oublié volontairement de me nettoyer à la potasse avant de sortir.

★  
★

Il m'a fallu au moins huit jours, pour me désabrutir. Huit jours pour entrevoir la maladie



de l'usine, l'ennui. Nous commençons à sept heures du matin, nous finissons à six heures du soir. J'ai appris à enfoncer des calibres dans des alésages et à graver mon poinçon de vérificateur sur les pièces acceptées. J'ai appris à épier la lampe rouge et à tuer la journée et à dire : « Elle est morte. »

J'éprouvais un plaisir singulier d'être un ouvrier sale et de flâner dans Paris avant le dîner, en bleu, avec une valise en carton pour le casse-croûte.

Je passais chaque matin devant la direction, où s'étalait la plaque du BMW. J'avais vu des officiers de la Luftwaffe en uniforme visiter les ateliers, et pourtant le dépaysement de ma nouvelle vie était tel qu'il m'a fallu longtemps pour m'apercevoir que je travaillais dans l'industrie de guerre allemande.

La première fois que j'ai voulu poser la question à Robert, il enfilait sa veste et je découvris sa médaille militaire et sa croix de guerre. Je me suis contenté de lui dire : « Tu le sais, toi, pourquoi on travaille ? » Il m'a regardé bien tranquillement et m'a répondu : « Moi je travaille pour gagner ma croûte. » Cela lui suffisait visiblement et c'était une excuse parfaitement admissible, mais je ne l'avais pas. Je gagnais tout au plus mon argent de poche. Ma nourriture était largement assurée, à la maison. Je travaillais uniquement pour éviter d'être envoyé en Allemagne.

Jusqu'à présent, l'occupation s'était déroulée sans dommages notables pour ma famille. La fortune que mon père nous avait laissée nous permettait de nous alimenter au marché noir, grand-mère était violemment pétainiste, je l'étais moins qu'elle, mais seulement pour la contrarier. J'avais

bien déclaré, en recevant ma convocation du SIO que j'allais passer au maquis. Mais j'avais eu soin de le dire devant Augustine, qui s'était mise à hurler, à m'accabler de protestations et de reproches moraux, à proclamer que je conduisais grand-mère droit à la tombe et à terminer sur la menace nullement vaine de tout lui rapporter. C'était en réalité, une pétition de pure forme et j'aurais été bien embarrassé de la mettre à exécution.

Maintenant, le problème était différent, je n'étais plus neutre, je prenais parti contre mon gré, mais je prenais parti quand même. Je travaillais pour l'occupant. J'ai commencé par interroger discrètement les camarades dont j'étais sûr. Comment pouvais-je être sûr d'eux, et comment pouvaient-ils l'être de moi ? Je croyais cependant faire une enquête impartiale, lorsque je concluais : l'usine est un monde à part, qui ne se soucie pas beaucoup de savoir pour qui il travaille. L'ouvrier a toujours travaillé contre l'usine et contre son patron et il suffisait de mesurer la couche d'ennui et de rancœurs qui était notre lot à tous pour comprendre cette haine que le marxisme a mise à nu. Aujourd'hui, le patron, c'était l'allemand, la haine qui s'exerçait contre lui n'était pas tellement différente de celle du patron en général. Simplement nous étions encore plus impuissants contre ce nouveau patron car il était armé. Cependant, un jour nous avons fait grève. J'ai tremblé toute la journée de voir les SS intervenir à la grenade. Les allemands se sont contentés de nous augmenter. Cela ne leur coûtait pas bien cher et les copains pouvaient avoir l'impression d'avoir maintenu leurs libertés fondamentales.

Un jour, quelqu'un m'a dit : « Si tu sabotais, ça n'est pas ton travail que tu saboterais, c'est celui de la fabrication, et ce sont les copains de

la fabrication qui prendraient. Le tourneur a le droit de saboter son travail, toi, tu n'as pas le droit de saboter celui des autres. »

Je voyais bien que l'argument portait en partie à faux, car il aurait suffi pour gêner la production, que j'accepte les pièces déficientes au lieu de les refuser. A ce moment, c'était la vérification seule qui était responsable, mais c'était aussi la vérification tout entière et non moi en particulier.

Un autre jour, le contremaître s'est arrêté devant moi, il m'a demandé si je voulais gagner quarante francs de plus par jour. J'ai répondu oui. Il s'agissait d'aller travailler à Argenteuil. Robert m'a prouvé que j'étais un imbécile, l'usine d'Argenteuil avait déjà été bombardée deux fois. Mais j'étais content du changement et d'avoir un léger risque à courir pour excuser ma fonction.

Lorsque j'ai quitté Robert, il m'a demandé d'une voix presque suppliante de lui écrire. Je lui ai juré de le faire, sans m'aviser que je ne connaissais ni son nom ni son adresse. Je ne l'ai jamais revu.

★  
★ ★

Evidemment, l'arrivée à Argenteuil n'était guère encourageante. Le pavillon central s'était effondré sous les bombes. Les autres avaient été reconstruits à la hâte.

A l'atelier 75, où l'on nous conduisit, le toit était crevé. Des éclats avaient percé les piliers de métal qui le soutenaient. Dans un coin, il y avait des tables immenses avec des moteurs en pièces détachées. J'ai attendu au milieu des autres à la porte du chef d'atelier, une sorte de cube en verre

et en bois, tout neuf. Le chef était grand, avec une blouse marron. Il nous a pris un par un, posant toujours la même question : « Où as-tu travaillé avant ? » A chaque réponse, il soupirait. Lorsque ce fut mon tour, je lui dis : « J'ai été deux mois à Kellermann, à la vérification.

— Tu vérifiais quoi ? »

Je me suis embrouillé, je voulais dire des couverts de compresseurs, je crois bien que j'ai dit des tiroirs de compresseur. Il a éclaté : « Voilà ce qu'on nous envoie. Pas un type qui sait son boulot et ils veulent qu'on accélère. Moi, je m'en fous, allez où vous voudrez, fichez-moi le camp ! »

Finalement, le contremaître nous a recueillis et nous a répartis à chaque table. L'équipe dont je faisais partie comprenait un homme chauve qui zézaillait, un autre qui avait l'accent étranger et qui paraissait assez vieux et un troisième tout jeune, plein de zèle. Ils m'ont dit : « Tu n'as qu'à regarder, tu n'as rien d'autre à faire. Lorsque tu auras compris, tu nous le diras. »

Je les ai regardés. Ils ressemblaient plutôt à des horlogers qu'à des ouvriers. Ils avaient de petites loupes avec lesquelles ils examinaient minutieusement des pièces qui ressemblaient à des billes. Au bout d'une heure ou deux, je n'avais toujours rien compris. Le petit m'a mis une clé anglaise dans les mains en me disant : « Tape sur le carter, quand ça sonnera faux, tu m'appelleras. » J'ai cherché le carter, je ne l'ai pas trouvé. Finalement ils m'ont montré une énorme carcasse hexagonale qui se trouvait juste devant moi.

Le réfectoire était nettement mieux qu'à Paris, avec ses petites tables, dans une immense salle, et des guirlandes de fleurs artificielles autour, et un grand portrait du maréchal entouré d'un ruban tricolore. On y mangeait presque convenablement,



# ROMANS - RÉCITS - NOUVELLES

JANVIER - JUIN 1950

**RAYMOND ABELLIO**

Les Yeux d'Ezéchiël  
sont ouverts

**MARC BERNARD**

Une journée toute simple

**PIERRE BETTENCOURT**

La Folie gagne

**MAURICÉ BLANCHOT**

Thomas l'Obscur  
(nouvelle version)

**LYDIA CHWEITZER**

Les Voyageurs

**MARGUERITE DURAS**

Un Barrage contre  
le Pacifique

**JEAN DUTOURD**

Une Tête de Chien

**JEANNE GALZY**

La Femme étrangère

**JEAN GIONO**

Les Ames fortes

**SERGE GROUSSARD**

La Femme sans passé

**GEORGETTE HENRY**

Permis de Séjour

**MARCEL JOUHANDEAU**

Un Monde

**JOSEPH KESSEL**

LE TOUR DU MALHEUR

I. La Fontaine Médicis | II. L'Affaire Bernan  
III. Les Lauriers roses

**PIERRE MAC ORLAN**

Le Bal du Pont du Nord (La Nuit de Zeebrugge),  
suivi de Entre deux Jours

**LOUIS MARTIN-CHAUFFIER**

MÉMOIRES DU FILIPIN  
Mon Père n'est pas mort

**GUY MAZELINE**

LE ROMAN DES JOBOURG  
Les Loups

**RENÉ MASSON**

L'Orgue à Bouteilles

**ROGER NIMIER**

Perfide

**BRICE PARAIN**

La Mort de Socrate

**CHARLES-LOUIS PARON**

Marche-Avant

**DOMINIQUE PONCHARDIER**

Les Pavés de l'Enfer

**JULES SUPERVIELLE**

Premiers Pas de l'Univers

**VIOLET TREFUSIS**

Les Causes perdues

**MICHEL VINAVER**

Lataume